

Pleins feux sur Emmanuel Bove

François Ouellet

Numéro 58, décembre 1994, janvier–février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, F. (1994). Pleins feux sur Emmanuel Bove. *Nuit blanche*, (58), 64–65.



Portrait d'Emmanuel et Louise Bove, dans les années 30, par Micheline Laglenne



Emmanuel Bove en 1928 (Prix Figuière).

Pleins feux sur Emmanuel Bove

C'est en 1977 que les éditions Flammarion rééditèrent les deux premiers romans d'Emmanuel Bove (1898-1945), *Mes amis* et *Armand*. Suivirent, après deux autres titres en 1983, des rééditions régulières, chez Flammarion ou ailleurs. On nous propose aujourd'hui la publication du seul roman qui n'avait pas encore été remis en circulation, *Adieu Fombonne*¹, d'un roman inédit, *L'impossible amour*², et d'une biographie, *Emmanuel Bove, La vie comme une ombre*³.

Le romancier avait publié une trentaine de titres entre 1924 et 1945 avant de sombrer dans l'oubli. La chute fut curieusement profonde, proportionnelle, dirait-on, à la qualité exemplaire de l'œuvre, de valeur égale à celle des plus grands écrivains de l'entre-deux-guerres. Dès son premier roman, en 1924, il rencontra un large succès d'estime qui ne se démentit jamais par la suite. Le roman profitait d'une esthétique résolument (voire perversément) subjective, propre à exacerber le conflit entre le héros et les personnages, conflit subtil, alimenté par les petites misères et les malentendus de la vie,

mis en valeur par une acuité psychologique sans équivalent dans la littérature de l'époque. Max Jacob n'exagérait pas en écrivant à Emmanuel Bove, en juin 1931 : « Je crois qu'on n'a jamais poussé plus loin l'analyse et je ne vois pas quel rival vous avez dans ce sens (je parle des anciens aussi bien que des confrères). Ici, l'analyse n'est pas un luxe comme chez Proust [...]. Votre analyse ne quitte pas la terre pour des bagatelles de luxe et d'art. »

La postérité fut d'abord inéquitable. L'œuvre, d'un nihilisme et d'un individualisme fonciers, fut spontanément écartée par une époque

qui cherchait désespérément un peu d'air frais, qu'on trouvera d'ailleurs dans l'aventure de Malraux, l'existentialisme de Sartre et l'humanisme de Camus, dont la reconnaissance coïncide avec la disparition discrète de Bove.

Il est connu aussi qu'Emmanuel Bove, d'une extrême modestie, qui par tempérament s'est toujours tenu le plus loin possible des feux de la rampe, a contribué à creuser le silence autour de son œuvre. C'est sous cet éclairage que Raymond Cousse et Jean-Luc Bitton nous donnent à lire la vie de l'écrivain, sur laquelle il n'existe à

peu près aucun document (sinon un texte de son frère, Léon, personnage aussi mesquin que pittoresque, qui entretint avec lui une relation toujours complexe, *romanesque*). D'où une biographie nettement littéraire, qui recourt souvent à l'œuvre, sinon à des témoignages recueillis tardivement auprès d'écrivains ou d'amis qui l'ont connu. Peu d'anecdotique donc comme dans une biographie conventionnelle, et c'est pour le mieux, car cette biographie-là donne le goût d'aller voir quels livres singuliers pouvaient bien écrire cet écrivain en marge *par défaut*. Par ailleurs, Jean-Luc Bitton a eu l'heureuse idée de publier, en annexe, plusieurs textes (journal intime, articles de faits divers, nouvelles, etc.), certains inédits, d'autres oubliés, qui avaient paru dans des journaux.

Des livres singuliers

Adieu Fombonne, publié en 1937, est le roman d'Emmanuel Bove, avec *Un soir chez Blutel*, qui fut le moins bien accueilli par la critique de l'époque. Ce n'est pas le meilleur, en effet, mais c'est toujours du Bove, et c'est beaucoup. Il a en tout cas cette particularité d'être le seul roman heureux de l'œuvre. À ce titre, il n'est pas vrai que le héros, Charles Digoin, soit « un avatar d'un Victor Bâton ou d'un Pierre Neuhart », comme l'affirme l'éditeur dans l'avant-propos. La quatrième de couverture, qui cite un commentaire de 1937 signé par Maurice Noël, en remet. Visiblement, l'éditeur a voulu séduire le lecteur par ce qui est devenu aujourd'hui la marque de commerce de l'œuvre : un pessimisme absolument noir.

Ce pessimisme si caractéristique de l'œuvre, ce n'est pas davantage dans *L'impossible amour* qu'on le trouvera. Le roman, paru en feuilleton en 1935 dans le quotidien *Ce soir*, relève du roman populaire à l'eau de rose. Au début des années 20, Emmanuel Bove avait publié de la littérature alimentaire aux épilogues cuculs, il s'y connaissait. Le roman est absolument dénué de toute valeur littéraire. Publication malheureuse que cet *Impossible Amour*, qui laisse penser que l'écrivain a pu devenir un triste objet de consommation.

Qu'on se rassure : le meilleur de l'œuvre, c'est tout le reste, une trentaine de titres ! Plusieurs rééditions, rapidement épuisées, viennent tout juste d'être réimprimées :

Mes amis et *Armand* (Flammarion), *La dernière nuit* (Le Castor Astral), *Un célibataire* et *Mémoires d'un homme singulier* (Calmann-Lévy). Les deux premiers sont à lire absolument. Lisez aussi *Cœurs et visages* (Calmann-Lévy) et surtout *Un homme qui savait* (La Table Ronde), très *beckettien* et proche du drame des *Chaises* de Ionesco. Trois autres bons titres, *Le piège*, *Départ dans la nuit* et *Non-lieu*, sont offerts en poche (collection « L'imaginaire »).

« Ai réfléchi à un prochain roman. Difficulté trouver sujet. C'est étrange d'avoir tout sauf le sujet. Je me demande parfois si le sujet n'est pas une création de l'esprit faite après coup. Si je peins les hommes tels que je les vois, leurs actions telles que je les suppose, le sujet viendra de lui-même. Il n'y a rien de plus paralysant que cette recherche d'un sujet. [...] En résumé, il n'y a pas de sujet, il n'y a que ce qu'on éprouve. J'éprouve avec force par exemple l'inaction, ce sera une action dans mon livre. »

« Journal, 25 octobre [1936] », Emmanuel Bove, *La vie comme une ombre*, p. 310, 311.

« Ce passé que Jeanne connaissait, qu'elle m'avait souvent demandé de lui raconter, auquel elle avait paru s'intéresser, ne la remuait plus. »

« Tout était fini. Je songeai à lui dire que j'avais les poumons faibles, que je lui avais toujours caché que j'entretenais une pauvre mère sur mon argent de poche, à lui dire n'importe quoi pour la toucher, à le lui dire en pleurant, à lui avouer pélemêle les actions les plus grandes et les plus basses, bien que je n'eusse commis aucune d'elles, afin que la stupéfaction ramenât son attention sur une autre face de moi-même. »

« Mais je sentis que cela aussi serait inutile. »

Armand, Flammarion, 1977, p. 189.

« Je me revis enfant, avec mes ongles trop minces pour que mes parents pussent les soigner, avec mes cheveux blonds dont je possédais encore une boucle ; puis garçonnet, né quelques années avant 1900, bercé par les expositions et les fêtes nationales, qui s'attristait en pensant qu'il mourrait avant les réjouissances de l'an deux mille, qui craignait que sa mère ne confondît le cerfeuil et la ciguë, qui ne riait jamais derrière les professeurs qui portaient des lunettes, qui aimait les locomotives avec un coupe-vent, qui cherchait dans ses lectures les descriptions de supplices, comme plus tard, les scènes d'amour, qui avait des

préférences, celle de l'histoire et de la géographie couplées, qui avait des camarades qui m'apparaissent aujourd'hui, les uns de face, les autres, ceux qui ont réussi dans la vie, de profil. »

Armand, Flammarion, 1977, p. 187, 188.

« Il choisit non seulement un compartiment vide mais un wagon. Il se mit à chanter. Il avait confiance en lui-même. Toute la triste existence qu'il venait de vivre pendant des années s'était évanouie et, ce qui était plus important, n'était pas à retrancher du nombre des années qu'il avait à passer sur cette terre. Il n'avait plus d'ambition, plus de soucis. Il était libre, seul. Il chantait toujours et le bruit du train lui donnait l'illusion que c'était un autre qui chantait car sa voix, dans le vacarme, était dépouillée des imperfections qui la lui faisaient habituellement reconnaître. De temps en temps, le train s'arrêtait. Un nom de station incompréhensible retentissait dans la brume. Une portière claquait. Et lorsque le train s'ébranlait, Charles se remettait à chanter. »

Adieu Fombonne, p. 63, 64.

Un émule

Je signale enfin une curieuse plaquette, *Tombeau d'Emmanuel Bove*¹. L'auteur, Gilles Vidal, présente un récit qui se veut « une évocation lyrique des thèmes majeurs » de l'écrivain. C'est raté : vous n'y trouverez pas les grands thèmes de Bove, dont l'univers est infiniment plus complexe que la pâle incommunicabilité qui s'y trouve. Néanmoins, vous y respirerez une ambiance, lourde et sombre, qui rappelle le romancier. Cela dit, indépendamment de Bove qui se devine dans les marges, le récit de Gilles Vidal témoigne d'une très belle qualité d'écriture. Donc, un récit à lire pour lui-même.

Emmanuel Bove, une vie comme une ombre ; sans doute. Mais une œuvre qui semble avoir enfin trouvé sa place au soleil. Et c'est tant mieux, ma foi, car c'est mérité. ■

par François Ouellet

1. *Adieu Fombonne*, par Emmanuel Bove, Le Passeur, 1994, 175 p.

2. *L'impossible Amour*, par Emmanuel Bove, Le Castor Astral, 1994, 219 p.

3. *Emmanuel Bove, La vie comme une ombre*, par Raymond Cousse et Jean-Luc Bitton, Le Castor Astral, 1994, 366 p.

4. *Tombeau d'Emmanuel Bove*, par Gilles Vidal, L'Incertain, 1993, 66 p.